

CHAPITRE 5 - Une nouvelle donne géopolitique : bipolarisation et émergence du tiers-monde (1953-1975)

COURS 1. La guerre froide (1953-1975) (p. 158-159)

Comment le conflit Est-Ouest imprime-t-il sa marque sur l'ensemble des relations internationales ?

A - Un monde bipolaire

1. Deux modèles idéologiques opposés

L'URSS et les États-Unis proposent chacun, au milieu des années 1950, un projet de société visant à façonner le monde suivant leurs valeurs, et à rejeter les menaces incarnées par leur adversaire. Les États-Unis se font les champions de la démocratie, des libertés et de l'économie de marché. Ils dénoncent le système répressif établi en URSS sous Staline, ainsi que l'absence de presse et d'élections libres dans le bloc de l'Est. Ils font de l'expansionnisme soviétique le principal danger pour la paix.

L'URSS leur oppose un autre modèle, le communisme, valorisant l'égalité et l'abolition des classes sociales ainsi que des inégalités raciales, tout en dénonçant à l'échelle mondiale l'« impérialisme américain » et le colonialisme européen. En 1953, la mort de Staline ouvre une crise de succession qui se termine au profit de Nikita Khrouchtchev, seul au pouvoir en 1956.

2. Deux blocs géopolitiques consolidés

Le monde est marqué par la bipolarisation : chacune des deux superpuissances est soutenue par des alliés au sein de blocs progressivement constitués et renforcés par

des alliances militaires, dont les principales sont l'OTAN (1949) du côté occidental, et le pacte de Varsovie (1955) du côté soviétique.

La cohésion de ces blocs est une préoccupation constante des deux Grands : à l'Est, l'URSS entend empêcher toute révolte, et écrase les soulèvements survenus en 1956 en Hongrie et en 1968 en Tchécoslovaquie lors du « printemps de Prague ». À l'Ouest, les débuts de la construction européenne (traité de Rome, 1957) consolident l'Europe occidentale.

B - Un affrontement planétaire

1. De multiples foyers de tension

En dépit de la mort de Staline, qui permet de négocier une fin à la guerre de Corée (1953), de nombreux foyers de tension opposent les deux blocs. En Asie, les États-Unis sont décidés à endiguer l'avancée du communisme, en soutenant la France dans la guerre d'Indochine (1946-1954) puis en intervenant directement dans la guerre du Vietnam (1964-1975).

En 1959 à Cuba, une révolution place au pouvoir Fidel Castro qui s'allie avec l'URSS. Une crise majeure survient quand un avion espion américain de type U-2 est abattu au-dessus de l'URSS en 1960.

Le point critique reste Berlin-Ouest, fragile « île » occidentale en plein bloc soviétique. Pour empêcher ses habitants de fuir, l'Allemagne de l'Est construit en août 1961 un mur qui symbolise la division de l'Europe.

2. L'escalade nucléaire et la crise de Cuba

La perspective d'une guerre entre les États-Unis et l'URSS pousse chaque pays à se doter d'armes de plus en plus destructrices : bombe atomique que l'URSS obtient en 1949, puis bombe H thermonucléaire, mille fois plus puissante, dont les deux disposent en 1953. Pour soutenir l'idée de dissuasion nucléaire, un arsenal gigantesque de sous-marins, d'avions bombardiers et de missiles balistiques est construit, accroissant la méfiance réciproque et provoquant de nombreux accidents.

L'infériorité numérique de l'URSS en matière de missiles pousse le dirigeant soviétique Khrouchtchev à installer secrètement des armes nucléaires à Cuba en 1962. Leur découverte provoque la plus grave crise de la guerre froide : si le président américain John F. Kennedy avait suivi les conseils de ses chefs militaires qui lui recommandaient l'invasion de l'île, une guerre nucléaire était presque inévitable. Le difficile compromis qui résout la crise fait prendre conscience des risques, et ouvre la voie à la détente.

C - Un apaisement partiel des relations internationales

1. La détente en Europe

Marqués par la crise de Cuba, États-Unis et URSS se décident à dialoguer en 1963 : un contact direct surnommé « téléphone rouge » est établi entre leurs dirigeants, qui signent cette même année un traité partiel d'interdiction des tests nucléaires. C'est le premier pas vers la limitation des armements, qui intervient avec le traité SALT I (Strategic Arms Limitation Talks) signé en 1972. Le risque de guerre nucléaire semble s'éloigner.

Ce climat de détente permet de régler en partie la question allemande, au cœur de la guerre froide depuis ses débuts. Le chancelier ouest-allemand Willy Brandt mène une politique de reconnaissance de l'Allemagne de l'Est nommée Ostpolitik, qui aboutit à un traité entre les deux pays en 1972. Trois ans plus tard, à la conférence d'Helsinki, l'URSS et les pays du bloc soviétique signent avec les pays de l'Ouest des accords garantissant les frontières mais aussi les droits de l'homme en Europe. Le continent n'a jamais semblé si stable depuis 1945.

2. Le maintien de conflits périphériques

La détente ne signifie pas la fin de la guerre froide, qui continue sous d'autres formes, dans le tiers-monde en particulier. Enlisés au Vietnam, les États-Unis sont soucieux d'éviter toute contagion communiste, surtout dans leur sphère d'influence en Amérique latine, où le régime de Fidel Castro alimente des guérillas révolutionnaires. Ils soutiennent donc les régimes dictatoriaux qui répriment avec brutalité les revendications populaires, au Brésil ou au Nicaragua. C'est avec l'appui américain que le gouvernement démocratiquement élu de Salvador Allende est renversé par le général Pinochet en 1973 au Chili.

De même, en Afrique, des mouvements d'inspiration communiste, soutenus par la Chine de Mao Zedong ou par Cuba, font face aux dernières puissances coloniales et à des dictatures soutenues par les pays occidentaux comme le Congo du président Mobutu. Enfin, le Moyen-Orient est marqué par des conflits qui ne relèvent pas de la seule logique de guerre froide.

DOCUMENTS. Construction et remises en cause des blocs

(p. 160-161)

Doc 2 p. 160 : L'Amérique latine dans la sphère d'influence des États-Unis

Je propose en premier lieu que les républiques du continent américain s'engagent dans un plan décennal pour les Amériques, pour transformer les années 1960 en une période historique de progrès démocratique.

C'est pourquoi, si les pays d'Amérique latine sont prêts à jouer leur rôle, et je suis persuadé qu'ils le sont, je crois que les États-Unis devraient fournir des ressources d'une ampleur et d'une magnitude suffisante pour faire de ce plan un succès – comme nous avons fourni, dans des circonstances aussi difficiles, les ressources permettant de reconstruire les économies de l'Europe occidentale. [...]

Avec de pareilles mesures, nous souhaitons [...] construire un hémisphère où tous les hommes pourront espérer vivre dans des conditions décentes, dans la dignité et la liberté.

Pour cela, il faut que la liberté politique accompagne le progrès matériel. Notre « alliance pour le progrès » est une alliance de gouvernements libres, et elle doit travailler à éliminer la tyrannie d'un hémisphère où elle n'a pas sa place. Aussi devons-nous exprimer notre amitié aux peuples de Cuba et de la République dominicaine¹, et espérer qu'ils rejoindront bientôt la société des hommes libres, s'unissant à notre effort commun.

Discours du président américain John F. Kennedy à des membres du
Congrès et des représentants diplomatiques des pays d'Amérique latine,
Washington, 13 mars 1961.

1. La République dominicaine est dirigée entre 1930 et 1961 par le dictateur Rafael Trujillo.

**Doc 5 p. 161 : L'URSS formule la doctrine de la « souveraineté limitée »
(1968)**

Ce texte forme la base de la « doctrine Brejnev » du nom du dirigeant soviétique de l'époque, qui stipule que la souveraineté des pays du bloc de l'Est est limitée.

Il est évident que les peuples des pays socialistes et les partis communistes sont et doivent être libres de déterminer la voie de développement de leurs pays.

Cependant, leurs décisions ne doivent pas nuire au socialisme dans leur propre pays, ni aux intérêts fondamentaux des autres pays et du mouvement international des travailleurs, qui combat pour le socialisme. [...]

Il faut souligner que même lorsqu'un pays socialiste cherche à prendre position hors de son bloc, il ne garde son indépendance nationale qu'à travers la puissance des États socialistes, et principalement l'Union soviétique, avec sa force militaire.

L'affaiblissement d'un seul maillon du système socialiste international a un effet direct sur tous les pays socialistes, ce qui ne peut être indifférent. [...]

Les soldats des pays socialistes alliés qui se trouvent en Tchécoslovaquie¹ prouvent concrètement qu'ils n'ont d'autre tâche que de défendre les gains socialistes dans ce pays. Ils n'interfèrent pas avec les affaires internes du pays, et combattent, en actes et non en paroles, pour le principe d'autodétermination du peuple tchécoslovaque, pour son droit inaliénable à décider lui-même de son sort après mûre considération, sans intimidation par des contre-révolutionnaires, sans démagogie nationaliste ou révisionniste.

Sergueï Kovalev, « Les obligations internationales des pays socialistes »,
Pravda (journal du régime soviétique), 26 septembre 1968.

1. En août 1968, les troupes soviétiques et celles du pacte de Varsovie (hors Roumanie) occupent le pays pour mettre un terme à un mouvement de démocratisation, le « printemps de Prague ».

DOCUMENTS. États-Unis et URSS, deux modèles qui s'affrontent sur le terrain sportif (p. 162-163)

Doc 2 p. 162 : Le danger de l'offensive sportive soviétique selon les États-Unis

Des rapports de nos ambassades dans les derniers mois donnent des preuves manifestes de l'offensive culturelle gigantesque entreprise par le Kremlin. Elle est destinée à prouver l'idée d'une suprématie soviétique dans les arts comme dans le domaine sportif.

Le rôle du sport dans cette nouvelle offensive soviétique devient particulièrement significatif. [...] Mais il apparaît désormais qu'ils se préparent à étaler leur soi-disant suprématie sportive au-delà des frontières de leur bloc. Nous pensons, par exemple, qu'ils s'appêtent à investir avec force, pour la première fois, les Jeux olympiques de 1952. [...]

Qu'une chose soit claire. Nous ne nions pas les prouesses des athlètes soviétiques. Nous ne revendiquons pas une suprématie sportive américaine. Nous n'avons pas besoin de le faire. Mais nous n'avons pas à avaler les mensonges disant que les athlètes soviétiques sont meilleurs parce qu'ils sont les produits du régime soviétique. [...]

Nos athlètes sont nos meilleurs ambassadeurs. Nous ne leur demandons pas de l'emporter, mais seulement de se battre, et que le meilleur gagne. Voilà ce que l'on peut attendre de meilleur de l'esprit sportif américain, car l'esprit sportif est la démocratie à l'œuvre.

Discours prononcé par Richard B. Walsh, du département d'État, devant
une organisation sportive américaine (Amateur Athletic Union), Daytona
(Floride), 9 janvier 1952.

Doc 3 p. 162 : Les Jeux olympiques d'Helsinki (1952) vus par un journaliste américain

Les éniatiques Soviétiques ont un village olympique pour eux-mêmes et leurs satellites¹. Quand leur première délégation d'athlètes est arrivée, ils ont salué les non-communistes avec des regards froids et hostiles. C'était presque comme s'ils avaient pris un rideau de fer portatif avec eux, excluant les étrangers. Puis, tout aussi inexplicablement, ils ont ouvert leurs portes pour admettre tous les visiteurs autorisés dans une manifestation de cordialité. Comment l'expliquer ? Et comment expliquer le fait qu'une nation aussi avide de victoires que l'URSS n'ait pas inscrit certaines de ses meilleures championnes, ni Heino Lipp, le lanceur de poids estonien² ? Il faut supposer qu'il n'était pas politiquement fiable.

Arthur Daley, « The Olympic Enigma », New York Times, 16 juillet 1952.

1. Pays du bloc de l'Est dominés par l'URSS.
2. L'Estonie, indépendante entre 1920 et 1939, a été annexée par l'URSS à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Doc 5 p. 163 : La mésaventure d'une athlète soviétique à l'Ouest

Lors d'une tournée d'athlètes soviétiques en Angleterre en août 1956, la lanceuse de disque et médaillée d'or olympique Nina Ponomareva est arrêtée pour avoir mis cinq chapeaux dans son sac sans les payer dans un magasin de Londres, provoquant l'embarras de l'URSS.

Pour les dirigeants de l'URSS, [...] Nina a exhibé devant le monde entier l'économie de pénurie de l'URSS. Voici Nina, enseignante, épouse d'un médecin, mère d'un enfant de deux ans et « maîtresse de sport ». Elle est bien placée dans la société soviétique. Dans la plupart des pays, une personne de son niveau social pourrait se payer de simples chapeaux. Mais pas en Russie. [...]

La pauvre, pathétique Nina, malgré ses gros biceps, voulait un peu de bagatelles¹ sur la tête. Mais c'est ce qu'on ne trouve pas dans les magasins russes, quel que soit le prix, même pour quelqu'un comme elle. Toute femme comprendra le cruel dilemme de Nina. Là, devant ses yeux, à portée de mains, une infinité de chapeaux. Si seulement elle pouvait en rapporter avec elle en Russie !

J. A. Livingston, Washington Post, 5 septembre 1956 (trad. André Loez).

1. Article vestimentaire futile ou fantaisiste.

POINT DE PASSAGE. 1962 : la crise des missiles de Cuba

(p. 164-165)

Doc 2 p. 164 : Discussion entre le président Kennedy et ses chefs

militaires

Général Taylor (chef d'état-major général) : Je crois que nous serons unanimes à dire que notre force à Berlin, notre force n'importe où dans le monde, dépend de la crédibilité de notre réaction dans certaines conditions. Et si nous ne réagissons pas ici à Cuba, nous pensons que cette crédibilité est sacrifiée.

Le président Kennedy : C'est vrai. Et c'est pour ça que nous devons réagir. Mais la question est : quelle réaction ?

Général LeMay (chef de l'armée de l'air) : Eh bien, je suis d'accord avec tout ce que le général Taylor a dit. Je dirais, un peu lourdement peut-être, que nous n'avons pas d'autre choix qu'une action militaire directe. Si nous faisons le blocus proposé, une action politique, la première chose qui va se passer est que les missiles vont s'évanouir dans les forêts, surtout ceux qui sont mobiles. [...] Ce blocus, cette action politique, je pense que cela conduira à la guerre. Je ne vois pas d'autre issue. Cela conduira à la guerre. [...] (Silence)

Parce que si ce blocus a lieu, les MiG [avions de chasse soviétiques] vont décoller [...] et nous allons entrer en guerre dans une situation très défavorable. [...] Je ne vois tout simplement pas d'autre solution qu'une intervention militaire immédiate. [...]

Le président Kennedy : Je comprends vos points de vue. Nous n'avons que des choix insatisfaisants. L'argument évident en faveur du blocus est que nous voulons éviter, autant que possible, une escalade vers la guerre nucléaire.

Conversations enregistrées le 19 octobre 1962 au matin.

Doc 5 p. 165 : Une sortie de crise

Cher M. le Président, J'ai étudié avec une grande satisfaction votre réponse à M. Thant [secrétaire général de l'ONU] concernant les mesures prises pour éviter les contacts entre nos navires et donc prévenir une issue fatale et irréparable. Ce pas raisonnable de votre part renforce ma conviction que vous avez pour préoccupation la préservation de la paix, ce que je note avec satisfaction. [...]

Je fais donc cette proposition : nous sommes disposés à retirer de Cuba les armes que vous jugez offensives. Nous sommes disposés à le faire et à en prendre l'engagement devant les Nations unies. Vos représentants feront une déclaration stipulant que les États-Unis, de leur côté, compte tenu de l'anxiété et du malaise en URSS, retireront leurs armes analogues de Turquie. Entendons-nous sur le délai nécessaire afin que nous mettions cela en œuvre. Et, ensuite, des personnes désignées par le Conseil de Sécurité des Nations unies pourraient inspecter sur le terrain le respect de ces engagements.

Lettre du dirigeant soviétique Nikita Khrouchtchev au président

J.F. Kennedy, 27 octobre 1962.

POINT DE PASSAGE. Les guerres d'Indochine (1946-1954) et du Vietnam (1964-1975) (p. 166-167)

Doc 2 p. 167 : L'importance de l'Indochine selon le président américain Eisenhower en 1953

La guerre en Indochine est parfois décrite comme une conséquence du colonialisme français, du refus de la France de traiter déceimment ses populations indigènes. On la décrit aussi comme une guerre entre les communistes et les autres forces en Asie du Sud-Est. [...] Vous ne savez pas vraiment pourquoi nous sommes si préoccupés par ce coin lointain du Sud-Est asiatique.

Pourquoi ? D'abord, la dernière grande population asiatique qui n'a pas été dominée par le Kremlin¹ est, bien sûr, le sous-continent indien, incluant le Pakistan. Ici vivent encore librement 350 millions de personnes. Supposons maintenant que l'on perde l'Indochine. Si on la perd, plusieurs choses arriveront immédiatement. La péninsule malaise, ce dernier petit bout là-bas, serait indéfendable – et l'étain et le tungstène de cette région dont nous avons tant besoin n'arriveraient plus. L'Inde serait encerclée. [...]

Donc vous voyez, sur cette lignée, ceci doit être bloqué. Bloqué maintenant. C'est ce que font les Français. Donc quand les États-Unis votent 400 millions de dollars pour soutenir leur effort de guerre [...], c'est la manière la moins chère possible d'empêcher quelque chose de désastreux pour les États-Unis.

D. Eisenhower, discours devant les gouverneurs, 4 août 1953.

1. Forteresse au centre de Moscou, dont le nom sert à désigner le pouvoir soviétique

Doc 3 p. 167 : Les buts de guerre des communistes vietnamiens en 1965

L'un des chefs communistes du Nord-Vietnam, Lê Duân, envoie cette lettre à ses combattants présents au Sud en novembre 1965.

Avec l'envoi d'encore 150 ou 200 000 troupes américaines supplémentaires au Sud, la guerre y est entrée dans une nouvelle phase, avec de nouvelles caractéristiques, et pour nous de nouveaux enjeux. [...] La guerre américaine au Sud reste une guerre néo-colonialiste [...].

Les États-Unis se sont rendu compte que s'ils perdaient au Sud, ils perdaient non seulement face au peuple vietnamien, mais aussi sur la scène internationale. L'enjeu du Vietnam est devenu d'une importance mondiale. Notre peuple fait désormais face aux États-Unis, le chef de file de l'impérialisme, le plus féroce ennemi de l'humanité. Sa lutte [...] résume celle des deux forces – révolutionnaire et contre-révolutionnaire – du monde actuel. C'est pourquoi notre peuple entreprend une tâche sacrée pour la nation, en même temps qu'un noble devoir international.

Lê Duân, « Lettre au Sud », citée dans Michael H. Hunt, [A Vietnam War Reader](#), University of North Carolina Press, 2010 (trad. André Loez).

L'HISTOIRE EN QUESTIONS. Qui sont les victimes oubliées de la guerre froide ? (p. 168-169)

Doc 1 p. 168 : Les effets d'un test atomique sur les populations environnantes

Cet entretien a été réalisé avec une survivante de l'explosion atomique « Bravo » aux îles Marshall (1954) en 1994.

Je vivais avec mes grands-parents sur Rongelap... Cette matinée de mars, mon grand-père m'a réveillée alors qu'il faisait encore nuit pour aider les femmes qui préparaient à manger. Après un moment, nous avons vu des lumières éblouissantes, puis un fort bruit d'explosion, puis un vent puissant. Nous étions effrayés par les morceaux de toit et les poules qui volaient partout. J'ai couru voir mon grand-père et les autres. Ma grand-mère est tout de suite sortie pour voir ce qui nous faisait si peur. Nous étions quatre enfants dehors sur le récif à ce moment-là, trois filles et un garçon.

Les nuages nous ont immédiatement entourés. Le ciel avait une couleur très inhabituelle, très effrayante. La couleur est passée du blanc vif au rouge foncé puis un mélange des deux avec du jaune. Nous avons sauté derrière de gros rochers. Le garçon a décidé que nous devons fuir vers la maison, c'est lui qui nous a poussés à courir. L'air autour de nous était déchiré par un bruit affreux. Je ne peux pas décrire ce que c'était. On aurait dit du tonnerre, mais la force du bruit était si forte qu'on pouvait la ressentir. C'était comme si l'air autour de nous était vivant, c'était fou [...].

J'ai vu que mes cheveux étaient couverts d'une fine substance comme de la poudre. Elle n'avait pas d'odeur ni de goût quand j'ai essayé de la goûter. [...].

Presque tous les gens sur Rongelap sont devenus très malades. La plupart avaient de violents maux de tête, de fortes nausées et de la diarrhée. Au moment où nous avons été évacués sur Kwajalein [une île à 300 km au sud], toutes les parties de mon corps qui avaient été exposées ce matin-là se sont couvertes de cloques, et mes cheveux ont commencé à tomber en masse. Je me passais les mains dans la chevelure et des poignées entières me restaient entre les doigts.

B.R. Johnston et H.M. Barker, Consequential Damages of Nuclear War: the Rongelap Report, Walnut Creek, Left Coast Press, 2008

(trad. André Loez)

Doc 3 p. 169 : Guerre froide et pollution environnementale

Les sites de tests nucléaires, comme ceux du Nevada et du Kazakhstan, ont été extrêmement actifs depuis le début des années 1960 et sont restés radioactifs depuis. La marine soviétique avait des sites de dépôt pour son combustible nucléaire et ses équipements contaminés. Elle a pollué les eaux des océans Pacifique et Arctique [...]. De façon surprenante, la plus forte contamination de l'environnement marin n'est pas due à l'URSS mais à la Grande-Bretagne. Le site de Windscale, où l'on produisait du plutonium pour les armes atomiques britanniques, a relâché des polluants radioactifs en mer d'Irlande [...] ce que le gouvernement a reconnu en 1982 et ce qui est jugé responsable de 32 décès ainsi que de 260 cas de cancer.

Au total, les programmes nucléaires de la guerre froide ont probablement tué quelques centaines de milliers de personnes, au plus deux millions, la plupart lentement et indirectement du fait de cancers liés à la radioactivité. Mais nulle part, même à Maiak¹, celle-ci n'a été responsable de millions de morts ou de la destruction de régions entières. On pourrait en conclure que les effets environnementaux de ces programmes militaires ont été modestes. Mais l'histoire n'est pas encore terminée. [...] Certains déchets créés par l'industrie des armements nucléaires auront une radioactivité mortelle pour les 100 000 prochaines années, un legs pour les 3 000 générations humaines suivantes.

J. R. McNeill, « The biosphere and the Cold War », dans M. P. Leffler, O. A. Westad, The Cambridge History of the Cold War, vol. 3, Cambridge University Press, 2010 (trad. André Loez).

1. Site nucléaire soviétique au sud de l'Oural, le plus pollué au monde à la suite d'une série d'accidents dont le plus grave eut lieu en 1957.

COURS 2. Décolonisations, émergence du tiers-monde et de nouveaux acteurs (1945-1975) (p. 170-171)

Comment la décolonisation de l'Afrique et de l'Asie ainsi que l'émergence de la Chine transforment-elles l'ordre international ?

A - Une immense vague d'émancipation

1. Les multiples causes de la décolonisation

En 1945, une large partie de l'Asie et presque toute l'Afrique sont encore colonisées. Mais la guerre a fragilisé la domination coloniale, surtout en Asie où le Japon avait prétendu libérer certains territoires. De plus, les deux superpuissances (États-Unis et URSS) défendent, chacune à leur façon, des principes de liberté, qui sont inscrits dans la Charte de la toute nouvelle Organisation des Nations unies (ONU). Enfin, des nationalismes sont décidés à défier les États colonisateurs.

2. Des indépendances résultant de processus négociés

Ce contexte pousse certains États à négocier l'indépendance de leurs colonies, de façon rapide, comme pour les États-Unis avec les Philippines en 1946 ou plus lente, sous la pression des événements, pour la France qui signe l'indépendance du Maroc et de la Tunisie en 1956 et de ses possessions d'Afrique subsaharienne en 1960.

Ces transferts de pouvoir négociés n'empêchent pas forcément les violences, comme lors de la partition des Indes britanniques entre Inde et Pakistan (1947) ou du chaos résultant du départ précipité des Belges au Congo (1960).

3. Des indépendances obtenues par les luttes de libération

Dans plusieurs pays, c'est la lutte armée contre les puissances coloniales qui aboutit à l'indépendance : en Indonésie néerlandaise (1949) et en Indochine où Hô Chi Minh sort victorieux de la guerre contre la France (1954). En 1962, l'Algérie devient indépendante après huit ans d'une guerre qui aboutit au départ de la population française d'origine européenne (→ chapitre 6). Enfin, de longs affrontements aboutissent à l'indépendance des colonies portugaises, Angola et Mozambique (1975).

B - La difficile affirmation du tiers-monde sur la scène internationale

1. L'espoir de peser sur les relations internationales

La naissance du tiers-monde en tant que force politique se situe à la conférence de Bandung en 1955 où, pour la première fois, des pays d'Afrique et d'Asie dont beaucoup viennent d'être décolonisés, se réunissent pour condamner l'impérialisme et esquisser une alternative à la division Est-Ouest du monde, avec pour chefs de file l'Inde de Nehru et l'Égypte de Nasser.

Avec d'autres États, non issus de la décolonisation mais qui partagent la volonté d'échapper à la bipolarisation du monde, comme la Yougoslavie de Tito, les pays du tiers-monde créent le mouvement des non-alignés dont la première conférence a lieu à Belgrade en 1961. En 1964 est créée la Conférence des Nations unies pour le Commerce et le Développement, où les pays du tiers-monde espèrent rendre plus équitables les échanges avec les anciennes puissances coloniales.

2. Les illusions du non-alignement

Il est compliqué pour les pays du tiers-monde de se tenir à égale distance de l'URSS et des États-Unis. La guerre du Vietnam dresse contre « l'impérialisme américain » beaucoup d'entre eux. L'émergence de Cuba et de la Chine, pays du tiers-monde à l'idéologie communiste, contribue à rendre illusoire un strict non-alignement.

Inversement, certains de ces pays recherchent l'appui des États-Unis contre des rebelles communistes, comme en Indonésie où 500 000 d'entre eux sont massacrés en 1965. Au cours des années 1960, le tiers-monde devient donc davantage l'enjeu de la compétition entre superpuissances qu'un acteur autonome des relations internationales.

3. Les incertitudes du développement

Ces difficultés sur la scène internationale sont redoublées par les problèmes internes à chaque pays, faisant face à l'urbanisation rapide et à la pauvreté de leurs populations. L'aide économique des États-Unis ou de l'URSS constitue pour beaucoup un soutien indispensable, qui les place toutefois dans la dépendance.

La fragilité des nouveaux États est accrue par leur instabilité politique, avec des guerres civiles et des coups d'État, comme au Congo où le Premier ministre Patrice Lumumba est assassiné en 1961.

C - De nouveaux acteurs qui compliquent les relations internationales

1. Les ambitions de la Chine

La Chine accède au statut de grande puissance, après sa rupture fracassante avec l'URSS au début des années 1960. Mao Zedong entend incarner l'énergie

révolutionnaire du tiers-monde et juge les Soviétiques compromis par la crise de Cuba et la détente. La Chine soutient donc des mouvements révolutionnaires en Asie, en Afrique et au Moyen-Orient. La séduction idéologique du maoïsme sur la jeunesse occidentale est réelle, et alimente en partie la contestation de l'année 1968.

2. Les conflits du Moyen-Orient

Même si les États-Unis soutiennent Israël, et l'URSS les pays arabes comme l'Égypte et la Syrie, les conflits du Moyen-Orient, à la fois territoriaux et identitaires, échappent à la pure logique Est-Ouest. En 1967, Israël consolide son territoire par une victoire spectaculaire lors de la guerre des Six-Jours, qui lui permet d'occuper Jérusalem-Est et les territoires palestiniens.

Cet événement contribue à l'émergence du terrorisme palestinien, comme aux Jeux olympiques de Munich en 1972 où onze athlètes israéliens sont assassinés. Une nouvelle guerre entre Israël et ses voisins arabes en 1973 est lourde de conséquences : les pays producteurs de pétrole décident une brutale hausse des prix à son issue, bouleversant l'économie mondiale (→ chapitre 7).

DOCUMENTS. L'affirmation du tiers-monde sur la scène internationale (p. 172-173)

Doc 1 p. 172 : La conférence de Bandung (18 avril 1955)

La conférence de Bandung réunit 29 pays africains et asiatiques en avril 1955 en Indonésie.

Alors que je contemple cette salle et les invités de marque qui s'y trouvent rassemblés, mon cœur se remplit d'émotion. Il s'agit de la première conférence intercontinentale réunissant des peuples de couleur dans l'histoire de l'humanité ! Je suis fier que mon pays soit votre hôte. [...]

Vous ne vous êtes pas rassemblés dans un monde de paix, d'unité et de coopération. Des gouffres béants séparent les nations et groupes de nations. Notre monde malheureux est déchiré et torturé, et les peuples de tous les pays avancent dans la crainte de voir de nouveau les fureurs de la guerre se déchaîner, indépendamment de leur volonté. [...]

Oui, nous vivons dans un monde de crainte. La peur ronge aujourd'hui la vie de l'homme et la rend plus âpre. La peur de l'avenir, la peur de la bombe à hydrogène¹, la peur des idéologies. [...]

Nous sommes tous, j'en suis certain, unis par des choses plus importantes que celles qui nous divisent superficiellement. Nous sommes unis, par exemple, par une haine commune du colonialisme, sous quelque forme qu'il apparaisse. Nous sommes unis par une haine commune du racisme. Et nous sommes unis par une détermination commune à préserver la paix et à la stabiliser dans le monde. [...].

On nous dit souvent : « Le colonialisme est mort. » Ne nous laissons pas duper ou même apaiser par ces propos. Je vous l'affirme, le colonialisme n'est pas encore mort. Comment pouvons-nous dire qu'il est mort tant que de vastes régions d'Asie et d'Afrique ne sont pas libres ?

Discours d'ouverture du président indonésien Sukarno à la conférence de
Bandung, 18 avril 1955.

1. Bombe thermonucléaire.

Doc 3 p. 173 : Le non-alignement selon le Premier ministre indien

Jawaharlal Nehru

Tout ce contre quoi nous nous sommes battus, et que nous continuons à combattre – l'impérialisme, le racisme, le colonialisme, et tout le reste – ces sujets importants dont on a beaucoup parlé ici, tout cela passe quelque peu au second plan en raison de cette crise, parce que si la guerre survient, tout le reste disparaît. [...]

L'enjeu principal aujourd'hui est ce danger de guerre, qui dépend de nombreux facteurs mais essentiellement de deux grandes puissances, les États-Unis et l'URSS. Cela ne sera pas bénéfique, je crois, si nous commençons à condamner tel ou tel pays. [...]

Si nous parvenons à empêcher la guerre, alors nous pourrions affronter ces autres problèmes, et libérer les parties du monde encore sous domination coloniale et impérialiste, et construire des sociétés libres et prospères dans nos propres pays.

Discours à la première conférence des pays non-alignés à Belgrade,

2 septembre 1961.

Doc 5 p. 173 : L'Algérie indépendante et l'URSS

Ce communiqué fait suite à la visite du président algérien Ahmed Ben Bella à Moscou.

Le président de la République algérienne démocratique et populaire a parlé avec admiration des grands succès remportés par le peuple soviétique dans la construction du communisme sous la direction du parti communiste de l'Union soviétique, qui prouve la justesse de la voie indiquée par le grand Lénine pour la transformation socialiste du pays. [...]

Les deux parties ont échangé leurs vues sur toutes les questions de coopération économique et technique entre l'URSS et la République algérienne démocratique et populaire. Durant les discussions, la partie algérienne a évoqué l'importance de l'aide fraternelle apportée par l'Union soviétique à l'Algérie pour le développement de l'économie socialiste algérienne et pour la consolidation de l'indépendance algérienne.

Communiqué commun de l'Algérie et de l'URSS, 7 mai 1964.

DOCUMENTS. 1956 : la crise de Suez (p. 174)

Doc 1 p. 174 : La position des États-Unis dans la crise

Les États-Unis, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ont travaillé sans cesse pour apporter paix et stabilité à cette région. Nous avons considéré que la base de notre politique consistait à soutenir le nouvel État d'Israël et – dans le même temps – de renforcer nos liens à la fois avec Israël et avec les pays arabes. Mais, malheureusement, durant ces années, les passions dans cette région ont menacé de l'emporter sur les perspectives de paix, et les combats ont été presque incessants sous une forme ou sous une autre.

La situation a été récemment aggravée par les décisions de l'Égypte, notamment son réarmement avec des armes communistes. Nous avons considéré cela comme une erreur du gouvernement égyptien. L'État d'Israël a dès lors ressenti une anxiété plus forte pour sa propre sécurité. [...]

Ces affaires ont débouché sur une crise le 26 juillet dernier, quand le gouvernement égyptien s'est emparé de la Compagnie universelle du canal de Suez. [...]

Les relations directes entre l'Égypte d'un côté, Israël et la France de l'autre se sont dégradées au point où Israël, puis la France et la Grande-Bretagne ont considéré que leurs intérêts vitaux ne pouvaient être défendus sans recours à la force. [...]

Les États-Unis n'ont été aucunement consultés sur ces actions militaires. [...] Nous considérons que ces actions résultent d'une erreur. Car nous n'acceptons pas l'usage de la force comme instrument sage ou justifié de règlement des litiges.

Discours du président américain Eisenhower, 31 octobre 1956.

DOCUMENTS. La Chine de Mao, nouvel acteur des relations internationales (p. 175)

Doc 1 p. 175 : Mao Zedong encourage les révolutionnaires du monde entier

Chers camarades, [...]

L'Albanie¹ et son peuple héroïque sont devenus un grand phare du communisme en Europe. La clique révisionniste² à la tête de l'URSS, la clique titiste³ en Yougoslavie, et toutes les autres cliques de renégats et de chancres de toutes sortes ne sont que des tas de poussière à côté de vous, véritable montagne, tour céleste. Ils sont des esclaves et des complices de l'impérialisme, devant lesquels ils se prosternent, tandis que vous êtes de courageux révolutionnaires prolétariens, qui osez combattre l'impérialisme et ses chiens de garde, combattre les ennemis tyranniques du monde. [...]

La vérité du marxisme-léninisme est de notre côté. Le prolétariat international est de notre côté. Les peuples et les pays opprimés sont de notre côté. Les masses populaires qui représentent plus de quatre-vingt-dix pour cent de la population mondiale sont de notre côté. [...]

Nous sommes désormais dans une grande ère de révolution mondiale. Les orages révolutionnaires en Asie, en Afrique et en Amérique latine vont certainement infliger un coup décisif et dévastateur à l'ancien monde. Les grandes victoires du peuple vietnamien dans sa guerre contre l'agression américaine et pour son salut national en sont la preuve.

Lettre de Mao Zedong au Parti communiste albanais, 25 octobre 1966.

1. L'Albanie, dirigée sur le modèle stalinien par Enver Hoxha (1908-1985), est devenue au début des années 1960, le principal allié de la Chine en Europe.
2. Terme employé ici pour critiquer l'URSS qui a « révisé » son idéologie par la déstalinisation entamée en 1956.
3. Du nom de Tito, chef d'État yougoslave entre 1945 et 1980, qui a rompu avec l'URSS et s'est rapproché en partie des pays occidentaux.

POINT DE PASSAGE. L'année 1968 dans le monde (p. 176-177)

Doc 1 p. 176 : Un meeting d'étudiants révolutionnaires à Berlin

Aux dernières nouvelles, le sénat de Berlin-Ouest a interdit la manifestation internationale [...]. Le bourgmestre¹ Klaus Schütz demande la dissolution du SDS (Union des étudiants socialistes). Trois mille flics ont été dirigés en renfort sur Berlin. [...]

Les risques de blocage aux frontières sont sérieux. Car la manifestation internationale [...] contrarie vivement les autorités de la RFA². [...]

À 7 heures du soir, nous entrons dans Berlin. Dans les rues, des groupes de militants, drapeau FNL³ en tête, diffusent des tracts et haranguent les passants. L'université technique, immense et pavoisée, grouille de monde, de panneaux, de banderoles. C'est ici que se tient le meeting international. [...]

Quelques représentants de notre organisation ont été invités à se rendre au grand amphi pour apporter le salut de la JCR (Jeunesse communiste révolutionnaire). Derrière la tribune, un immense drapeau vietnamien porte ces inscriptions : « Pour la victoire de la révolution vietnamienne ; le devoir de tout révolutionnaire est de faire la révolution. » Les orateurs de tous les pays se succèdent à la tribune. Au centre des débats : la lutte contre l'impérialisme U.S. et nos propres impérialismes en Europe occidentale.

Récit d'A.-M. Lespinasse dans Avant-garde jeunesse, journal de la JCR (Jeunesse communiste révolutionnaire), n° 10-11, février-mars 1968.

1. Maire.

2. République fédérale allemande ou Allemagne de l'Ouest.

3. Front national de libération du Sud-Vietnam, en guerre contre les États-Unis.

Doc 5 p. 177 : Inquiétudes américaines devant l'agitation étudiante au Mexique

L'agitation étudiante reste un problème préoccupant dans de nombreuses régions du Mexique. Des désordres sont survenus dans deux universités provinciales ces quinze derniers jours et menacent de s'étendre à la capitale. Un affrontement entre deux groupes à l'université de Puebla lors d'élections internes le 10 juillet a fait deux morts et huit blessés. Les cours ont été suspendus indéfiniment. Une grève étudiante à l'université de Veracruz – au départ pour demander une hausse des salaires des professeurs – semble avoir empiré. Vingt étudiants ont entamé une grève de la faim et leurs demandes excèdent largement les possibilités du budget de l'État. Le consul cubain à Veracruz a fourni des matériaux de propagande et donné des conseils en matière de manifestations aux étudiants.

Rapport hebdomadaire de la CIA sur la situation au Mexique,
19 juillet 1968.

RÉVISIONS. Une nouvelle donne géopolitique : bipolarisation et émergence du tiers-monde (1953-1975) (p. 178-179)

1. La guerre froide (1953-1975)

La guerre froide oppose les États-Unis et l'URSS, qui incarnent des modèles idéologiques contraires. À la tête de blocs d'alliances, ils s'opposent en Europe, où la division de Berlin par un mur (1961) symbolise la bipolarisation.

L'Asie est un autre théâtre majeur du conflit, à travers les guerres d'Indochine et du Vietnam, où les États-Unis interviennent afin d'empêcher l'extension du communisme.

La course aux armements nucléaires entre les deux superpuissances crée un climat d'angoisse, qui culmine lors de la crise des missiles de Cuba en 1962. Cet épisode conduit à diminuer la tension et à limiter la course aux armements : c'est la détente, concrétisée notamment par un apaisement de la situation en Allemagne.

Mais ce climat n'interrompt pas la confrontation dans les pays dits du « tiers-monde », tandis que des guerres frappent le Moyen-Orient (guerres de 1967 et de 1973 entre Israël et les pays arabes).

2. Décolonisations, émergence du tiers-monde et de nouveaux acteurs (1945-1975)

Entre 1945 et 1975, la plupart des pays d'Asie puis d'Afrique obtiennent leur indépendance, souvent au terme de violentes luttes comme la guerre d'Algérie (1954-1962). Ces nouveaux États aspirent à jouer un rôle sur la scène internationale, en faveur de la paix et du développement économique.

Menés par l'Égypte de Nasser et l'Inde de Nehru, ils organisent pour cela plusieurs conférences, à Bandung (1955) puis à Belgrade (1961), sans parvenir à briser la logique bipolaire de la guerre froide. Beaucoup sont fragilisés par des difficultés économiques et politiques (dictatures, guérillas). Certains se rapprochent de la Chine de Mao Zedong, qui devient un acteur majeur des relations internationales. Elle rompt avec l'URSS et devient un modèle révolutionnaire qui inspire en partie les mouvements de 1968.